

« VOILÀ CE QU'EST LA RÉVOLUTION : UN ÉQUILIBRE »

INTERVIEW DE NATAANII MEANS



Q : Peux-tu te présenter ?

R : Je m'appelle Nataanii Means, rappeur, Oglala Lakota, Omaha et Diné. Je suis né et j'ai grandi à Chinle, en Arizona, dans la nation navajo.

Q : Peux-tu revenir sur les luttes menées par les tiens et plus précisément sur l'héritage de ton père et de Dennis Banks de l'*American Indian Movement*. Peux-tu nous parler de cet héritage ?

R : Je m'appelle Nataanii Means, je suis le fils de Russell Means, décédé en 2012 d'un cancer de la gorge. Il était l'un des leaders de l'*American Indian Movement* avec Dennis Banks. [En 1973] ils ont repris Wounded Knee, dans le Dakota du Sud, dans la réserve de Pine Ridge, durant un siège armé qui les a opposés pendant 71 jours au gouvernement américain. Il y a eu des échanges de coups de feu, des gens y sont morts. Mon père, Russell Means, y était avec Dennis Banks, Carter Camp et quelques autres. Mes racines culturelles sont Oglala Lakota ainsi que Omaha. Nous vivons toujours dans des camps de concentration aux États-Unis. J'en parle beaucoup dans ma musique. Notre statut a changé avec l'*Indian Reorganization Act* [de 1934] qui a mis en place une sorte de gouvernement autonome. Depuis, nous avons des présidents pour chaque nation, des conseillers qui fonctionnent comme un congrès, mais quoi qu'il en soit nous vivons toujours dans des camps de concentration. Les réserves ont été conçues comme des camps de concentration et elles le sont toujours; nous avons toujours des numéros de camps. La réserve de Pine Ridge porte le numéro 234.

Notre histoire avec les États-Unis a toujours été de l'ordre du « loin des yeux, loin du cœur ». Dans les années 1850-1860, nous avons signé des traités avec les États-Unis car nous, les Lakotas, avons gagné des batailles. Nous sommes les seuls à les avoir battus et obligés à se rendre. Ils acceptèrent nos conditions et nous signèrent des traités reconnaissant les frontières de notre territoire et nos droits. Ils tuèrent nos bisons pour que nous n'ayons plus rien à chasser et que nous devenions dépendants du gouvernement américain... Et ils nous parquèrent dans des camps de concentration. Ils ne respectèrent pas les engagements des traités. À partir de là, toutes les réserves furent placées sous le régime de l'aide fédérale. Le gouvernement envoyait des rations alimentaires, de l'argent, et il y a un agent du gouvernement dans chaque réserve.

Aux États-Unis, il y a 562 peuples-nations reconnus par le gouvernement fédéral. Mais il y en a beaucoup d'autres qui ne l'ont jamais été ou qui se sont éteints. Des langues entières ont disparu. Dans les années 1900, sous le régime de l'*Indian Removal Act*, nous avons été « relocalisés ». Les nôtres, comme mon père, ont été envoyés à Los Angeles ou San Francisco... Ma mère a été envoyée hors de la réserve, on lui a promis un travail, un appartement en ville et de l'aide. Ça n'a pas du tout été le cas. Ils ont fait la même chose que le gouvernement australien a faite aux Aborigènes. Ils voulaient diluer le sang des Indiens, qu'ils se marient en dehors de la race indienne et que les Indiens finissent par disparaître.

Dans le même temps, on envoyait les enfants dans des internats obligatoires où ils étaient violentés. Mes grands-parents ont été dans un de ces internats. Ma grand-mère a été attachée pendant trois jours à un radiateur dans un sous-sol contre la chaudière pour avoir parlé navajo. Mon grand-père s'est enfui d'un internat et il a traversé les États-Unis. Cette histoire se répète des

États-Unis au Canada, des internats aux maisons de correction où les gens étaient battus. Mon grand-père racontait « quand j'étais en internat, tout le monde voulait être chef de dortoir, l'assistant du responsable, car c'était lui qui frappait les autres et n'était pas frappé, n'était pas molesté ». Aujourd'hui, il y a beaucoup de témoignages sur les abus des prêtres et des bonnes sœurs.

Voilà ce qu'est notre histoire avec les États-Unis. Ils n'ont pas permis à ma mère d'apprendre sa langue, ni à mon père la sienne, ni à moi-même. C'est à moi d'aller trouver ma langue.

Avance rapide: le mouvement pour les droits civiques. L'époque où les *Black Panthers*, l'*American Indian Movement*, le mouvement chicano ont surgi et revendiqué des droits. Aux États-Unis, jusqu'en 1978 il nous était interdit de pratiquer notre religion. C'est à Dennis Banks, à Russell Means, à l'*American Indian Movement* que l'on doit d'avoir conquis ce droit pour nous. En fait, il était illégal d'être indien. Il était illégal d'aller à nos danses du soleil, on devait se cacher, cacher nos cérémonies les plus sacrées qui remontent à la création. Je ne sais pas si vous comprenez réellement ce que je veux dire. Quand je dis qui remontent à la création, c'est exactement ça: nous avons des langues et des cérémonies qui remontent à notre apparition sur cette terre et qui existent encore aujourd'hui. Nous avons donc dû nous cacher pour organiser nos cérémonies sur nos propres terres, dans nos réserves, jusqu'en 1978. Et même maintenant, nous devons les faire dans les réserves, et pas sur les terres qui nous ont été enlevées, celles où les cérémonies se tenaient à l'origine. Ces terres nous ont été volées et ils ne nous les rendront pas ; nous nous battons toujours pour ça aujourd'hui contre l'État.

Avance rapide: les années 2000, quand j'étais en train de grandir. Toute ma vie, j'ai vu mon père aller à des manifestations. Il n'a pas toujours été là pour moi car mes parents ont divorcé quand j'étais jeune mais j'étais avec lui pendant l'été. Durant ces manifestations, je voyais son côté le plus fort: il se faisait arrêter, frapper par la police. Mais à cette époque ils se devaient d'être présents, ils devaient manifester pour marquer le coup, pour montrer qu'ils existaient, pour faire savoir. Ce que je fais dans la musique... Nous ne sommes pas censés être là, pour nous le simple fait d'être vivants c'est de l'activisme. C'est révolutionnaire. Nous sommes censés avoir été tués et avoir disparu. Sur nos terres, on ne nous apprend pas notre histoire ou notre langue. On nous apprend que les pèlerins sont venus et que les Indiens les ont nourris. Et c'est tout. À mon propre peuple! Pas à d'autres gens, mais bien chez nous, dans nos propres écoles. Mille cinq cents enfants navajos apprennent ça, voilà comment ton histoire se termine petit Indien. On vous exhibe dans des films de temps en temps et c'est tout. J'ai grandi en entendant ça. Sans mon père, je n'aurai pas cette conscience et je ne serai pas éveillé. Beaucoup de mes amis n'en ont rien à foutre, ils se foutent de qui ils sont. Jusqu'à ce que quelqu'un se lève et dise « je suis fier de mes origines ». Parce que là d'où nous venons il y a beaucoup de souffrances et de luttes. C'est triste, vous ne voudriez pas être originaire de là-bas. On quitte la réserve en se disant: « je reviendrai jamais dans ce merdier, je vais gagner assez d'argent pour faire partir ma mère et c'est tout ». Ils ont construit des ghettos sur nos terres, c'est dingue. C'est dingue. Ce que je fais dans ma musique, c'est dire que je suis fier de qui je suis. Je suis un Indien américain du 21^e siècle. Je fais mes cérémonies, j'apprends ma langue, aussi dur que ce soit d'apprendre une langue qui a presque disparu. J'essaie d'apprendre. Je sais qui je suis. Je sais pourquoi j'ai les cheveux longs. Je sais pourquoi je suis de cette couleur. Je sais pourquoi j'ai dû quitter la réserve et pourquoi je dois y retourner.

Je fais du hip-hop parce que le hip-hop a été créé par et pour les cultures opprimées: dans le Bronx, à Los Angeles et ailleurs. Je peux m'identifier à ce que quelqu'un dit, même si je n'ai jamais été à New York ou à LA. Quand

j'étais au lycée, je me disais « Je m'identifie à ces mecs du Queens, de New York », je me disais [...] c'est puissant! Quelle autre musique peut faire ça? Donc je me la suis appropriée et j'essaye de perfectionner mon art.

J'ai quitté la réserve, il fallait que je parte pour me rendre compte de ce que c'était. À quel point c'est pourri et aussi à quel point c'est beau. À quel point mon peuple est beau et à quel point ils est meurtri. Voilà ce que je rappe. Et quelqu'un du Queens peut s'identifier à moi en tant qu'être humain comme je me suis identifié à eux. C'est ça le hip-hop, c'est une révolution.

Mon frère me dit de faire attention à ce mot: révolution. Les vrais révolutionnaires n'ont pas besoin de dire le mot révolution. Mais j'aime dire ce mot parce qu'il renferme beaucoup de puissance et qu'il me rend heureux. J'ai réalisé que dans notre culture tout est un cercle, tout est circulaire. Il n'y a pas de pyramide où nous serions au sommet. En vérité nous sommes tous en bas. Nous sommes dans un cercle avec tout le reste. Toutes les choses s'entraident. Les arbres ne peuvent pas vivre tout seuls sans animal ni insecte. La terre ne peut pas vivre sans insectes. La terre ne peut pas vivre sans arbres, sans eau. Enlève les humains de la terre, elle continue à vivre.

Je pense à la révolution comme à un équilibre à trouver. Voilà ce que c'est: ça tourne en rond, et dans l'équilibre d'un cercle il n'y a pas de déséquilibre. La révolution c'est quand les pauvres essaient de faire tomber les riches parce que l'équilibre a été rompu. Quand les opprimés essaient de rétablir l'équilibre. Voilà ce qu'est la révolution: un équilibre. C'est ce que nous, en tant qu'Indiens, essayons d'atteindre: le rétablissement d'un équilibre dans notre culture et en nous-mêmes en tant qu'êtres humains, dans nos esprits. Un équilibre entre notre être spirituel et notre être matériel. Sur Terre, dans ce monde, dans le prochain. L'équilibre avec l'eau, l'équilibre avec les animaux... Je vois la révolution comme ça, l'équilibre.

Q: Peux-tu nous parler de la naissance de *Native Lives Matter*, de la répression policière, et des meurtres des gens de couleurs?

Nous, les Indiens d'Amérique, représentons moins de 1 % de la population des États-Unis. Je crois que c'est 0,8 %, on est même pas 1 % sur notre propre terre d'origine! Vous vous rendez compte?! On se fait tuer à un rythme plus rapide que tous les autres groupes de la population. Ça ne veut pas dire que nous avons la plus grande quantité de morts mais que proportionnellement nos morts sont plus nombreux.

Je veux vous parler de quelques cas. J'ai oublié son nom mais c'était un sculpteur sur bois, d'une tribu du Pacifique Nord-Ouest. Il traversait la rue et il avait un couteau de sculpteur dans la main et des écouteurs. Un officier de police lui a dit de s'arrêter. Le sculpteur ne pouvait pas entendre et a continué à marcher. Le policier l'a abattu parce qu'il avait un couteau. Un sculpteur sur bois.

L'année dernière, en décembre 2014, j'ai été à Rapid City, au nord de la réserve Pine Ridge. C'est une ville très raciste, très dangereuse, c'était pire avant mais ça s'améliore un peu. Bref, c'est là où vont tous les Lakotas. Il faut qu'on se rencontre entre Wachichas et Lakotas, on doit vivre ensemble.

Avec les histoires qui se sont passées, les gens grandissent avec une haine générationnelle des Indiens. C'est pareil avec les Indiens, beaucoup d'entre eux n'ont pas trouvé la paix et ils haïssent les autres. Bref, on y a été pour un tournoi de basket: le *Lakota Nation Invitational*. Il y a des spectacles, des événements dans des boîtes de nuit et différentes choses. On y était pour un concert dans un hôtel mais la veille nous avons participé à une marche contre les violences policières. C'était en solidarité avec le mouvement *Black Lives*

Matter, en rapport avec ce qu'il se passe dans le pays. *Native lives matter* a été créé par Chase Iron Eyes et Cody Hall, des Lakotas. Ils voulaient manifester leur solidarité avec *Black lives Matter* en disant « Nous sommes des Natifs Américains. Nous sommes avec vous. Nous connaissons vos souffrances et vos luttes, résistons ensemble ». Donc nous avons marché dans Rapid City, juste une petite marche autour du parc. Il y avait un gars du nom de Allen Locke. On l'a filmé, nous avons des preuves filmées. Il était là-bas avec nous : il a levé le poing, il a écouté les chants, il a prié avec nous. Le jour suivant, nous étions au concert dans l'hôtel, et il était aux alentours de 22 heures lorsque quelqu'un est venu nous dire qu'un Lakota avait été tué dans le nord de Rapid City par des flics. On a fait une annonce puis on a chanté pour lui. Après coup, on a appris qu'il s'appelait Allen Locke et qu'il était à la marche contre les violences policières. Ce n'était même pas un militant, juste un membre de la communauté. Il était venu apporter son soutien, mais à Rapid City rien que ça, c'est énorme. Venir et se dresser contre la police quand tu vis sur place ça a de quoi effrayer ; et la police l'a tué. Ils ont reçu un appel disant qu'il était saoul et qu'ils devaient le faire dégager des environs... Quand on l'a retrouvé il avait de l'herbe à bisons dans une main et un petit couteau dans l'autre, il coupait de l'herbe. Il a été tué devant ses enfants : cinq tirs en pleine tête. Ce n'est pas comme ça qu'on désarme quelqu'un. La police a des tasers. J'ai regardé les statistiques de la police en Europe, et en Grande-Bretagne : ils ne tuent pas autant. Cet homme, on lui a tiré dans le cou et en pleine tête devant ses enfants, un jour après la marche contre les violences policières. Pour moi ça veut dire : « Vous les Indiens vous pouvez protester mais nous sommes toujours au pouvoir, restez à votre place et ne l'oubliez pas. ». Pour moi c'est ce qui s'est passé. Tous les Indiens ont sorti leurs armes et ont dit on va monter à Rapid City pour se confronter à la police. Et je me suis dit : « Allons-y ! » Mais aujourd'hui c'est différent. Des histoires comme ça, il y en a partout. Un homme a été tué il y a deux jours à Rapid City, toujours par la police ; il sortait de chez lui. Un autre à Denver était malade mental, il s'avançait juste vers eux. Tout a été filmé. La police pouvait sortir son taser, au lieu de ça, ils l'ont abattu.

Ce ne sont pas seulement les Natifs, ce sont les minorités. En l'espace de deux semaines, il y a eu deux tueries dans des universités. Une à la Northern Arizona University, celle où je vais, elle où toute ma famille tous mes amis vont : il y a eu une fusillade et une personne est morte. Et une autre dans l'Oregon. J'étais dans l'Oregon, je le traversais en voiture et des personnes sont mortes. [...] On assiste à tuerie après tuerie et ces gars-là, ceux qui tirent, on ne les tue pas?! Comme à Sandy Hooks...

Nous, on nous tue quand nous avons de tout petits couteaux en main pour sculpter le bois ou façonner des tresses. Ça rend dingue... c'est un génocide. La façon dont la communauté noire est rayée de la carte sans aucun état d'âme, c'est vraiment triste. Ça démontre juste que les États-Unis sont un État policier et le seront toujours. Il y a un déséquilibre. On saura bientôt si c'est la terre qui rétablit l'équilibre ou si ce sont les gens. J'apporte simplement ma contribution, j'utilise mon don pour que les gens se rendent compte de ça, comme ce que je fais en ce moment.

Entretien réalisé à l'occasion du concert de Nataanii Means et Frank
Waln à Paris, « Rap contre Christophe Colomb. Decolonize America »,
le 11 octobre 2015

Traduit par les éditions Premiers Matins de Novembre
et le Collectif Angles Morts pour Bboykonsian

Pour plus d'informations sur Nataanii Means :

nataaniimeans.bandcamp.com
soundcloud.com/nataanii-means
FB : Nataanii Means

